

4449

VISITE

D'UN

PARISIEN A LIMOGES

A L'OCCASION DU

CONCOURS RÉGIONAL DE 1879

PRIX : ~~25~~ ²⁵ 50 CENTIMES.

PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE CHARLES RASTOUIL ET C^{ie}, RUE TAILLEFER

1879

ET TIAV

PIANO & VIOLIN

PIANO

PIANO & VIOLIN ZINNEN

PIANO & VIOLIN

PIANO

PIANO & VIOLIN ZINNEN

PIANO

6449

VISITE
D'UN
PARISIEN A LIMOGES
A L'OCCASION DU
CONCOURS RÉGIONAL DE 1879

PRIX : 50 CENTIMES.

PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE CHARLES RASTOUIL ET Cie, RUE TAILLEFER

1879



VISITE
D'UN
PARISIEN A LIMOGES
A L'OCCASION DU
CONCOURS RÉGIONAL DE 1879

Fatigué du séjour de la grande ville pendant les longs mois d'hiver, j'éprouve chaque année, dans les premiers jours de mai, le besoin de quitter Paris et d'aller respirer l'air de la campagne.

Les journaux m'annoncent un concours régional à Limoges; ces fêtes de l'Agriculture, de l'Industrie, du Commerce et des Beaux-Arts, ont toujours un grand attrait pour moi : le programme me sollicite, je pars pour la capitale du Limousin.

Ne connaissant personne à Limoges, ne voulant faire aucune course inutile, je demandais au maître du Grand-Hôtel de la Paix, où j'étais descendu, un guide convenable pour me conduire à travers la ville.

Un jeune homme à l'air intelligent me fut présenté ; il se nommait Le Vénitien ; il était écrivain public.

Son nom, sa profession, éveillèrent chez moi un intérêt pour celui aux côtés duquel j'allais me trouver pendant quelques jours.

Nous allons commencer nos promenades par visiter l'Hôtel-de-Ville.

« Nous avons une Mairie, me répondit mon guide ; mais quant à l'Hôtel-de-Ville, il n'existe plus ; vous verrez le plan exposé du nouveau que l'on se propose de bâtir. »

Après avoir parcouru un grand nombre de rues étroites et tortueuses, je pénétrais dans une maison où se trouvent installés tous les services de l'Administration de la ville. Rien dans ce bâtiment ne pouvait fixer mon attention : je m'arrêtai à examiner les plans et dessins de ce futur Hôtel-de-Ville.

« Il sera bien beau notre Hôtel, Monsieur. » Et, comme tous les enfants du peuple qui jugent de la beauté des choses par leur prix, il ajoute : « Cet Hôtel coûtera deux millions ; il faudra le meubler convenablement, et alors la dépense atteindra un chiffre inconnu. »

Le peuple aime à voir de beaux monuments ; mais il préférerait d'abord l'utile à l'agréable.

« Nous manquons d'Écoles bien disposées pour recevoir les filles, les garçons ; notre belle rivière ne possède aucun Lavoir couvert ; les rues de l'intérieur de la ville, ou plutôt les ruelles, devraient disparaître pour faire pénétrer l'air et le soleil partout.

« Les droits de nos Octrois ne diminueront jamais ; les objets de consommation seront toujours d'un prix très élevé, si la fortune de notre ville reçoit la destination que nos administrateurs veulent lui donner. »

Les observations de mon guide étaient des plus justes ; je voulus connaître les chiffres portés aux devis ; il me fût démontré qu'à Limoges, les matériaux de construction et la main-d'œuvre étaient plus chers qu'à Paris.

Sur quelle place publique veut-on élever ce monument ?

« Sur l'emplacement de l'ancienne Mairie.

« L'on dit que l'architecte de la ville de Paris est venu à Limoges pour donner son avis ; il a déclaré que cette place ne serait convenable pour notre Hôtel-de-Ville qu'à la condition de démolir l'hôpital, de raser une partie de la caserne de cavalerie, ainsi que toutes les maisons environnantes.

« Quelques personnes, ajouta mon guide, blâment notre municipalité d'avoir acheté cette

Mairie provisoire, dont le prix, augmenté de la dépense que l'on y a faite, aurait restauré parfaitement notre ancien Hôtel-de-Ville. »

En sortant de cette maison, qui gardera long-temps encore son caractère de *Mairie provisoire*, je me trouvais dans la rue qui porte le nom d'un homme de bien, d'un grand administrateur, de Turgot, ministre de Louis XVI. Les réformes qu'il proposait au roi exprimaient les vœux du peuple formulés dans les fameux Cahiers envoyés à l'Assemblée constituante de 1789.

Son amour de la liberté provoqua sa disgrâce.

Cette parole du dernier roi de France : « *Il n'y a que Monsieur de Turgot et moi qui aimions le peuple,* » est son plus bel éloge.

A quelques pas de cette rue, j'étais devant le Palais-de-Justice : l'aspect de ce monument n'offre rien de remarquable. La majesté de la Déesse qui est censée y résider ne se révèle que par la sévérité du granit de la construction.

Des hommes aux cheveux blancs, à la tenue correcte, dont le plus grand nombre était décoré, en descendaient gravement le grand escalier ; tout dans leur personne accusait la satisfaction du devoir accompli.

« Ce sont nos magistrats, me dit Le Vénitien, les défenseurs des grands principes conserva-

teurs de notre société : la Religion, la Famille, la Propriété !

— Je le sais, mon ami; le clergé, la magistrature, l'armée, étaient les trois forces gouvernementales du pouvoir appelé pendant vingt ans *l'Empereur*. En dehors de ces trois termes de l'autorité, le peuple n'existe pas. Il comptait cependant, mais pour verser son argent et voter selon le bon plaisir du maître. »

Derrière le Palais-de-Justice se trouve une promenade plantée d'arbres créée par M. Dorsay, dont elle porte le nom, sur les anciennes arènes des Romains. Des travaux récemment exécutés ont mis à découvert les vestiges du grand théâtre des jeux offerts, il y a deux mille ans, par des vainqueurs à des peuples vaincus.

J'assistais, sous ces beaux arbres, à des bals champêtres. La bourrée, la sautière, ces danses nationales aux mouvements simples et gracieux, étaient conduites par un orchestre composé de la vielle traditionnelle et de la musette, ce hautbois primitif.

La valse au vol lascif et circulaire entraînait quelques groupes.

En Limousin, la femme n'a pas le caractère de la belle femme dans l'acception du mot, mais elle est fraîche et jolie.

L'on assure qu'elle est douée d'un caractère très-doux.

En voyant ces jeunes filles avec leur coiffure flottante d'une blancheur virginal, leur simple mantelet en soie noir laissant deviner une taille souple et élégante, leur robe en mérinos bleu, gris-perle ou vert tendre, dont l'éclat, dans la couleur, ne peut s'obtenir que par une teinture aux eaux de la Vienne, je me rappelais ces beaux oiseaux du Nord aux grandes ailes blanches, au plumage chatoyant que j'avais tant de fois admirés dans mes voyages aux régions polaires.

Je fus agréablement surpris par le spectacle qui s'offrait pour la première fois à ma vue : de cette promenade, je dominais le Champ de Foire de Limoges couvert des bestiaux amenés ce jour-là pour être vendus. L'uniformité dans la couleur du pelage de ces animaux d'un blond froment ou beurre frais me démontrait la pureté dans la race limousine, uniformité que l'on ne retrouve dans aucune autre de nos races françaises.

L'animation qui existait dans le mouvement de cette population agricole m'empêcha, à mon grand regret, de me mêler à la foule des propriétaires et des marchands pour être témoins de leurs transactions.

En rentrant à mon hôtel, je traversais la place de La Motte, que l'on a oublié de *niveler et de pavier entièrement*. Là se trouve un marché couvert portant le nom d'un enfant du Limousin, le célèbre docteur Dupuytrem.

Ce savant n'a écrit aucun livre ; il n'en avait pas le temps ; il a laissé une renommée incontestée de grand chirurgien.

La jeunesse lui doit une vive reconnaissance pour la création du Musée légué par son testament à la Faculté de Médecine de Paris, œuvre de haute science et de profonde moralisation qui le place au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

« Va visiter le Musée Dupuytrem, disait un père à son fils, jeune étudiant partant pour Paris ; tu apprendras à fuir les lieux où l'on perd son honneur, sa santé, son temps, son argent. »

Mon guide voulut me montrer la rue de la Boucherie ; les Zola du jour s'arrêteraient pour s'ex-

tasier devant dame Nature s'étalant dans toute sa *crudité sanguinolente*. Ne voulant pas perdre le bénéfice du bon déjeuner qui m'attend, je détourne mes regards et passe vite, laissant à d'autres plus réalistes le soin d'en faire une description à laquelle mon tempérament se refuse.

Chemin faisant, Le Vénitien me raconte que MM. les Bouchers de Limoges vivent encore à l'état de corporation. Ils s'étudient à perpétuer leurs vieilles traditions. Ils se marient entre eux ; leur nom de famille se confondant par ces alliances entre parents, pour les distinguer les uns des autres, on leur a donné des sobriquets où la fantaisie joue le principal rôle : l'un s'appelle Petit-Monsieur, l'autre Louis XVIII ; il y a l'Empereur, le Coupe-Jarret, chez le Nez-Plat.

Les bouchers ont le droit de figurer dans les solennités publiques en vertu d'une Charte octroyée par un roi qui, ayant besoin d'argent, eut recours à leur bourse.

La rue de la Boucherie possède une chapelle ; à un jour déterminé, l'Évêque vient y dire une messe. A cette occasion, un dîner est offert à Sa Grandeur.

L'usage veut que chacun des bouchers composant le conseil de la corporation apporte son plat. Les légumes sont exclus pour faire place à toutes

les parties d'un bœuf gras ou d'un jeune veau qui se donnent ainsi rendez-vous sur la table.

Les meilleurs vins circulent en abondance, et l'esprit préside à ce repas, où parfois les jeux de mots ont un libre cours.

L'un prie Monseigneur d'accepter un morceau de son cœur cuit à point, et sa femme, une bonne réjouie, s'empresse d'ajouter : « Ne refusez pas, Monseigneur, il a été rôti aux feux de mon amour. »

Un autre présente sa tête de veau :

« Nous ne vous offrons pas de cervelles, disent plusieurs, nous en manquons ; mais quant au gras double, nous pouvons en donner à tout le monde. » Et, se frappant leur gros ventre, ils rient à gorge déployée.

La gaieté est communicative, elle gagne l'Évêque. « Je vous remercie, mes bons amis, leur dit-il, du bon dîner que vous m'offrez ; vous m'appelerz votre seigneur ; je ne suis point venu au milieu de vous pour vous saigner, encore moins pour vous écorcher ; je vous propose de porter un toast à un saint, tout aussi cher à l'Église qu'aux bouchers : Buvons à la mémoire du collègue au Paradis de votre patron saint Aurélien, il n'en sera pas jaloux, du grand saint Antoine, qui avait pour compagnon fidèle le précieux animal dont la chair fait chaque jour les délices de notre table. »

J'ai commencé ma seconde journée par me rendre à la cathédrale dédiée à saint Étienne, remarquable par son élégante et hardie architecture. Les amateurs du grand et du beau ne peuvent trop admirer ce monument du moyen âge, à la construction duquel a présidé le sentiment religieux le plus élevé.

L'Évêché est à côté; je demandais à le visiter. Cette résidence, léguée par un Évêque de Limoges à ses successeurs, est un véritable palais; des jardins à terrasse qui l'entourent, l'on domine le cours de la Vienne, l'on jouit d'un panorama splendide, d'un coup-d'œil enchanteur.

« J'étais bien jeune à l'époque de la guerre, me dit mon guide; mais je me rappelle l'indignation de la population en voyant ces grands bâtiments, cette demeure princière, occupée par un seul homme, rester fermée et ne recevoir aucun de nos nombreux soldats blessés, dénués de res-

sources, que les désastres de nos armées refoulaient vers le centre de la France. »

A peine venait-il de faire cette réflexion pleine de tristesse et de douloureux souvenirs, j'étais en présence de deux Prêtres à la mine tout à la fois béate et réjouie.

« Le plus âgé est l'Évêque, Monseigneur Alfred Duquesnay. »

A ce nom d'Alfred Duquesnay, je me rappelais que le curé de l'église Saint-Laurent, à Paris, portait, il y a quelques années, ce nom.

« Le second est son ami, dont je ne me rappelle pas le nom, bien connu à Limoges, ajouta le jeune homme en souriant avec malice.

— Je crois que tu ris en me désignant cet abbé ?

— *Oui, Monsieur, je ris.....* »

Je me gardais bien de lui demander la cause de sa douce gaieté.

En quittant la Cité de Saint-Étienne, je descendis sur les bords de la Vienne : je visitais le pont Saint-Martial qui menace ruine et le pont Saint-Étienne. Ces deux vieux ponts ont été construits dans le même style, avec des retraites sur leurs piles dont les angles aigus combattent victorieusement le courant des eaux.

Mon guide m'entraîna dans une rue étroite

où le soleil ne pénètre jamais et qui reçoit tous les égouts de cette partie de la ville.

« Je veux vous montrer la maison où je demeure avec mes jeunes sœurs dont je suis le seul soutien ; nous sommes orphelins ; nous n'avons plus revu notre père après son départ pour la guerre de 1870 : les soldats qui sont revenus nous ont appris qu'il avait été tué sous les murs de Paris.

« C'est dans cette maison que notre mère est morte ; la pauvre femme a bien souffert avant de rendre son âme à Dieu ; elle avait pris une pleurésie en lavant notre linge à la rivière ; vous avez vu que nous n'avons aucun Lavoir couvert ; elle était restée toute une journée les pieds et les mains dans l'eau et la pluie sur le corps : elle rentra perdue, son sang s'était glacé.

« Le médecin des pauvres avait déclaré qu'elle était anémique depuis longtemps ; mais nous ne pouvions combattre, avant cette dernière maladie, son état de faiblesse en lui donnant la bonne nourriture et le vin qu'il lui ordonnait : nous n'avions pas d'argent. Tout est si cher à Limoges pour les malheureux ; le prix des loyers, les droits d'Octroi sont si élevés que l'ouvrier avec son salaire ne peut acheter ni bois ni viande, et encore moins du vin, qui est frappé de plus de trente centimes par litre de droits d'entrée. »

Ce jeune homme avait les yeux pleins de larmes ; à ce moment de son récit, deux petites filles se montrèrent à une fenêtre.

Ces deux têtes à la chevelure blonde, aux yeux bleus, semblables à deux jolis médaillons, se détachant du fond d'une noire fenêtre de cette vieille maison, resteront longtemps dans mon souvenir.

En quittant cette rue, le cœur plein de l'émotion que je venais d'éprouver, j'aperçus au-dessus de nous de grands jeunes gens en soutane, se promenant trois par trois, selon leur règle, sur les belles terrasses du grand séminaire : eux respiraient un air pur ! Les uns causaient bruyamment, les autres chantaient des cantiques sur des airs joyeux ; de nombreux ouvriers élevaient de nouvelles constructions à côté d'autres non moins belles ; mais l'argent manque pour apporter des améliorations dans ces quartiers, où la fièvre typhoïde règne en souveraine !

Quels sont ces grands bâtiments abandonnés, surmontés d'une haute cheminée, portant la date de 1869 ?

Mon guide me répondit : « C'est une fabrique de porcelaine fermée depuis le 4 septembre 1870. Elle occupait de nombreux ouvriers ; l'on rapporte que la chute de l'Empire et la proclamation de la

République provoquèrent un tel trouble dans les sentiments et dans l'esprit du propriétaire que tout travail fut interrompu.

Je demandais à voir la caserne qui fut témoin de la protestation du major Labordère et de sa courageuse résistance à l'exécution d'ordres césariens.

C'est une ancienne prison ; ces bâtiments entourés de grands murs rappellent aux visiteurs leur première destination.

Je pensais à la criminelle tentative du coup-d'État des hommes du Seize-Mai ; je me représentais ces vastes cours pleines de soldats l'arme au pied, en tenue de campagne, prêts à marcher contre des ennemis inconnus, et à brûler les quatorze cartouches qu'ils avaient reçues sur des citoyens inoffensifs, sur des femmes, sur des enfants. Tels étaient les ordres.

C'est sous l'impression de tels souvenirs que je quittais ces lieux.

Je m'arrêtai devant les portes de la gare du Chemin de fer pour voir le mouvement d'entrée et de sortie des marchandises ; l'activité était grande et me faisait comprendre que Limoges était, par sa position, le grand entrepôt du centre de la France.

A mes côtés étaient des hommes dont

quelques-uns tenaient de gros bâtons. « Ce sont les employés de nos Octrois, m'apprit Le Vénitien ; ces gourdins leur servent à arrêter ceux qui voudraient se soustraire à leur contrôle. » L'aspect de ces gens-là, ainsi armés pour exercer leurs fonctions, me parut bien étrange.

Je remarquais parmi eux un homme de grande taille, portant chapeau à haute forme et longue redingote, à la mine autoritaire, promenant ses regards investigateurs dans tous les sens.

« C'est un employé supérieur de l'administration des contributions indirectes en tournée de service, ajouta mon guide ; l'on dit que ses appoîtements se trouvent grossis de la part qui lui revient dans le produit des amendes et des transactions imposées aux négociants pour de simples irrégularités, ou surpris en état de fraude.

« L'on est méchant à Limoges ; l'on assure que chacun de ses meubles, achetés avec l'argent de ces émoluments, porte chez lui le nom de tel ou tel négociant frappé. Joignant la facétie à ses politesses vis-à-vis de ses visiteurs, il leur dit en présentant un fauteuil à l'un : M. X... vous tend les bras ; une causeuse à l'autre : Laissez-vous aller sur M^{me} Z... ; un canapé à plusieurs : Reposez-vous sur le grand M. Y...

Je ne supposais pas, Monsieur, qu'il y eût en

France une administration dont les employés fussent part prenante dans le chiffre des amendes et le montant des transactions sur procès qu'ils fixaient eux-mêmes.

Apprenez qu'il existe, au grand étonnement de tous les honnêtes gens, de telles administrations.

Par de tels abus, par de tels procédés, les agents de l'administration des contributions indirectes n'obtiennent pas, dans l'esprit du peuple, l'estime et la considération que doivent commander tous les fonctionnaires de l'État.

Avant de pénétrer dans le Palais des Beaux-Arts élevé sur la place Jourdan, j'en examine la décoration extérieure.

La tête d'un *saint Martial* entourée de fleurs de lys représente les armes de la ville. De nombreuses oriflammes flottent au vent et font distinguer des écussons portant le nom des petites villes et bourgs de la région limousine.

La vue de tous ces blasons plus ou moins bizarres me transportait en plein moyen âge ; il ne pouvait en être autrement dans une ville couverte de couvents et renommée par ces ordres de Pénitents de toutes les couleurs.

Une localité ignorée, un chef-lieu de canton de la Creuse, Auzances, a l'heureux privilége d'être la première citée.

Je trouve cette préférence dans l'aigle impérial, qui remplit son blason.

Après l'image d'un saint ornée des fleurs de

lys de saint Louis, reproduite trois fois à l'entrée du Palais, et l'absence de cette inscription pourtant obligée, *République française*, l'oiseau impérial devait apparaître aux yeux de la foule.

Je distingue deux lettres, R. F., logées dans deux œils-de-bœuf, les deux initiales sans doute des mots *République française*.

Deux gavroches à côté de moi se font part de leurs impressions sur ces deux modestes lettres ainsi placées.

L'un prétend que l'on a mis la République dans la lune.

L'autre interprète ces deux lettres par ces mots : République f... finie.

Pour moi, je donne à ces deux initiales une signification moins triviale, et je dis *réaction formidable*, à moins pourtant que cet abréviaatif des mots *République française* ne veuille exprimer le diminutif que nous possédons du gouvernement républicain.

Mais où diable la protestation du passé contre le présent va-t-elle se nicher !

Je ne me permettrais pas de faire un compte-rendu, encore moins une critique, de cette Exposition des Beaux-Arts. Je rapporte mes impressions et commence par déclarer le bon goût, l'heureux esprit qui a présidé à l'installation d'un aussi grand nombre d'œuvres réunies dans un si petit espace. Statues, tapisseries, tableaux, dont plusieurs remarquables, quelques toiles aux tons chauds ; d'autres, dont la peinture anémique dénonce le tempérament de leur auteur, fixent l'attention.

Les émaux, les porcelaines et autres produits céramiques donnent une haute idée du talent et de l'habileté des ouvriers de Limoges, véritables artistes, dignes continuateurs des Bernard de Palissy, des Limosin.

La statue de Jourdan, cet enfant du peuple dont le courage et le génie militaire arrêtèrent si souvent l'ennemi, s'élève au centre du Palais.

Quant à la statue de la République, elle brille par son absence.

Les organisateurs de cette Exposition n'ont pas voulu continuer la tradition du régime impérial, qui voulait que la statue *de leur Empereur* fût de toutes nos fêtes le plus bel ornement.

Je ne peux pas croire que leurs opinions politiques leur aient défendu l'exhibition du buste de la République; je veux plutôt penser qu'ils n'ont pas voulu troubler l'ombre du vainqueur de Fleurus en le mettant en face de l'image de la République avec son titre de Maréchal de l'Empire.

Je demandais au Vénitien quel était le chevalier de la Légion d'honneur parmi les membres de la commission des Beaux-Arts; c'est un grand industriel ou un célèbre artiste?

« Vous vous trompez, Monsieur; cet homme n'est point un grand industriel, encore moins un grand artiste.

— Mais à quel titre a-t-il été décoré?

— Je l'ignore; il est le gendre du propriétaire de la fabrique à la haute cheminée qui a fixé votre attention, de l'exposant de ce beau service que vous avez admiré à l'Exposition de Paris, service que l'on ne peut reproduire tant il a coûté cher d'abord, et ensuite l'artiste auteur de ce travail a disparu. »

Par ces dernières paroles de mon guide, je me trouvais encore plus convaincu de la puissance de la fortune et de l'argent, même pour obtenir des distinctions.

Cet heureux chevalier a dû manifester sa joie, sa satisfaction par quelque fête donnée à tous les ouvriers de son beau-père ?

« Nullement, monsieur ; les amis de la maison se sont opposés à toute expression de gratitude et de reconnaissance par la crainte d'entendre le cri de *Vive la République !*

« Il n'en a pas été ainsi chez deux exposants décorés de notre ville de Limoges ; leurs ouvriers ont été convoqués à une fête de famille dans laquelle leurs mutuels sentiments de fraternité se sont exprimés avec la plus grande cordialité.

« Il est vrai que l'un est un républicain de France et l'autre un citoyen de la grande République des États-Unis.

« Vous voyez cet homme qui reçoit des témoignages de sympathie, c'est un ouvrier qui a travaillé pendant de longues années. Il est parvenu à faire une machine qui livre économiquement un plat, une assiette et autres pièces de porcelaine toujours bien réussies ; voilà le vrai progrès : le peuple peut bénéficier de ces inven-

tions, qui mettent à la portée de sa bourse les objets d'un usage constant.

« Pourquoi les dispensateurs des récompenses ne veulent-ils pas voir l'effet produit par la croix de la Légion d'honneur portée sur l'habit de l'ouvrier méritant ? »

En quittant le palais des Beaux-Arts, le Vénitien me conduisit sur la grande promenade de Limoges, le Champ-de-Juillet.

Honneur aux organisateurs du concours agricole ! Ils ont atteint leur but, tout est bien; les installations sont magnifiquement comprises, l'aspect général est merveilleux.

Des machines pour tous les travaux d'une exploitation agricole sont exposées; elles fonctionnent pour démontrer aux travailleurs de la terre que la science met aujourd'hui à leur disposition, non-seulement des méthodes nouvelles de culture, mais encore de puissants moyens d'action, pour ménager leurs forces, augmenter la récolte de leurs champs, et leur apporter ainsi la santé et le bien-être.

Chacun des départements de la région du concours a fourni les spécimens les plus beaux de sa production agricole.

Les animaux de l'espèce bovine étaient nombreux. La race limousine se distinguait entre toutes par la finesse de ses membres, l'harmonie de ses formes, et par le développement qu'elle peut atteindre.

Elle peut être considérée comme la première des races françaises. Chacune des qualités spéciales aux autres races, elle les réunit toutes :

Propre au travail, elle est néanmoins bonne laitière et s'engraisse promptement.

L'espèce ovine était représentée par des lots d'animaux et des sujets reproducteurs très-remarquables. Le mouton limousin n'est pas de haute taille, sa laine est soyeuse, sa chair courte et savoureuse. Les amateurs de la bonne table apprécient la délicatesse des côtelettes et du gigot.

Le département de la Haute-Vienne avait fourni des sujets de l'espèce porcine de tout âge. Le cochon de ce pays, soumis à un premier croisement avec le cochon de race anglaise, perd ses soies longues et dures, sa peau devient fine et poreuse. Il arrive jeune à un engrangement facile et complet.

Le jambon du porc limousin est supérieur aux jambons de Mayence et de Bayonne ; il mériterait d'en avoir la renommée.

La famille des volailles était au grand complet; le caquetage varié des hôtes de nos basse-cours prouvait qu'aucun n'avait manqué au rendez-vous; le modeste lapin avait tenu à assister à ce concert étourdissant; sa voix lui défendait d'y prendre part; mais il cherchait à s'y faire remarquer par ses longues oreilles et son pelage de toutes les couleurs.

Le dindon noir et le dindon blanc avaient obtenu par leur grosseur la préséance; cet oiseau, introduit en Europe par les premiers missionnaires revenus de l'Inde, est le seul cadeau agréable que les Jésuites nous ont fait.

Dans les premières années de son apparition en France, on l'appelait un *jésuite*; l'on s'engageait alors à manger d'un *jésuite*; mais les temps sont changés: aujourd'hui, les Jésuites nous mangent.

En fixant mon attention sur la conformation des animaux de toutes les espèces appelées à tomber sous la dent de l'homme, je ramène mon jugement sur le progrès accompli à une expression géométrique.

Je vois que l'animal pris à l'état sauvage se rapproche du losange, tandis que, soumis à l'éducation domestique, à un élevage rationnel, son corps, abstraction faite de la tête

et des jambes, arrive à former un parallélogramme régulier.

Les éleveurs de chevaux avaient amené des bêtes d'une rare distinction. Les pur-sang et les demi-sang étaient en grand nombre et provoquaient l'admiration de tous les amateurs.

L'on regrettait de ne pas voir figurer dans ce concours hippique aucun sujet de la race limousine. Mais le cheval limousin n'existe plus. Lorsque la France possédait des races de chevaux spéciales à chacun des besoins de l'homme, ce cheval était réputé cheval de bataille par excellence ; sa vigueur le faisait résister plus que tout autre à la fatigue. A sa grande taille, il joignait la beauté des formes, rehaussée par la couleur de sa robe alezan doré.

Les hautes terrasses du Champ-de-Juillet étaient couvertes des fleurs les plus variées, des plantes les plus rares. Les horticulteurs recevaient des compliments justement mérités pour leur travail et leur bon goût ; leur émulation était bien récompensée par la présence toujours soutenue de nombreuses et jolies femmes, qui venaient, semblables à des fleurs animées, se confondre avec les plus beaux caprices de la nature.

Un aquarium, œuvre trop restreinte d'un véritable artiste, démontrait aux visiteurs combien il

serait facile d'utiliser les nombreux cours d'eau des montagnes du Limousin et de provoquer l'abondance des meilleurs poissons, la truite et le saumon.

La vue de toutes ces merveilles du travail fait naître dans l'esprit de l'homme sérieux des pensées de plus d'une nature.

Pourquoi les jeunes gens à qui la fortune donne des loisirs ne les occuperaient-ils pas à appliquer leur intelligence à des œuvres de progrès ?

On ne leur a pas appris, sans doute, que le pauvre ne supporte la richesse chez celui qui la possède qu'à la condition de la voir s'exprimer en un travail utile, en moyens d'action profitables à tous.

Mais l'éducation des fils de ces *MM. des classes dirigeantes* veut qu'il en soit autrement : les erreurs, les préjugés d'un passé déjà loin de nous, et que quelques-uns voudraient faire revivre, leur défendent d'être les hommes de l'avenir.

Nous constatons avec plaisir et même avec orgueil que, dans ce concours remarquable à tous les points de vue, le progrès vient d'en bas ; il ne manque à l'ouvrier, au paysan limousin, que la science. Le jour qu'il pourra unir la science à son savoir-faire, avec son sentiment natif de l'épargne, il sera l'homme supérieur entre tous ; il possèdera les trois forces qui gouvernent le monde, la science, l'art et l'argent.

Le devoir de tout étranger qui arrive à Limoges est de visiter une fabrique de porcelaine. Je fus initié au travail de cette belle industrie grâce à l'obligeante complaisance du directeur d'un des plus grands établissements de la ville.

La matière première entre dans la fabrication de la porcelaine pour une somme peu élevée relativement aux autres dépenses, salaire des ouvriers, combustible, récipients en terre réfractaire où sont logées les pièces pour la cuisson.

Cette industrie a le précieux avantage, sur un grand nombre d'autres, de donner du travail à l'enfant, à la femme, au vieillard, et de s'exercer dans des bâtiments qui mettent les ouvriers à l'abri du mauvais temps.

Il y a trente-cinq fabriques de porcelaine à Limoges; il devrait y en avoir cent. Cette industrie tend à se déplacer et à abandonner la ville.

Je plains amèrement MM. les administrateurs des intérêts de cette grande cité de n'avoir pas assez d'intelligence pour comprendre qu'en frappant d'un droit d'octroi élevé tous les objets de première nécessité, en augmentant les charges de toute nature imposées aux habitants, ils arrivent à restreindre la consommation, à diminuer aussi le salaire des ouvriers, à les forcer à quitter Limoges pour aller, dans d'autres villes voisines ou à l'étranger, chercher la vie à meilleur marché.

Prenez-y garde, *Messieurs*; vous supposez enrichir votre ville en élevant présentement le chiffre de ses revenus; le moment n'est pas éloigné où il vous sera démontré que vous avez préparé la ruine de l'industrie qui fait votre fortune.

Appliquez vos ressources à dégrever vos Octrois, à diminuer les charges publiques, vous augmenterez la consommation, vous atteindrez, avant peu de temps, des recettes plus grandes qu'en suivant la marche contraire.

Je veux citer un fait, qui s'est produit le 22 mai, pour démontrer l'esprit qui préside à l'administration en général.

L'entrée du concours agricole était fixée à un franc par personne. Le Maire ou ses lieutenants ont fait ce raisonnement :

« Aujourd'hui, jour de fête, il arrivera beau-

coup de monde pour visiter notre Exposition ; si nous doublions le prix d'entrée, nous obtiendrions ainsi une plus forte recette. »

Cette idée lumineuse a été appliquée. La forte recette attendue n'a pas été réalisée : il y a eu ce jour-là moins de visiteurs.

En ma présence, six cultivateurs se sont présentés pour visiter ce concours agricole qui devait les intéresser certainement.

« Plutôt que de donner deux francs, a dit l'un d'eux à ses amis, si vous voulez me croire, nous allons faire un bon dîner. » Et ils se sont retirés.

Un étranger a cru devoir exprimer son étonnement d'être obligé, étant seul, de prendre deux billets de un franc.

« Je vois bien que Limousins de nom, *ces Messieurs* ne sont pas moins *Auvergnats* de pure race ! » s'est-il écrié en rentrant.

La place Jourdan est la promenade la plus fréquentée de la ville ; l'on regrette de la voir inachevée ; elle est digne de recevoir d'autres constructions en harmonie avec celles qui existent.

J'admirais l'Hôtel du Commandant du 12^e Corps d'armée, avec ses beaux jardins, ses vastes dépendances ; le Grand-Cercle, que l'on a raison d'appeler ainsi par le grand nombre de ses sociétaires et les fortes sommes d'argent qui s'y perdent dans un jeu effréné. Le Vénitien m'apprit que l'Hôtel de la Paix avait été construit pendant la guerre, alors que tous les travaux étaient interrompus à Limoges, qu'il devait son nom à cette circonstance d'avoir été terminé le jour de la signature du traité de paix.

Le nom du propriétaire de ces beaux immeubles fut prononcé ; je me rappelais l'avoir vu écrit des premiers parmi ceux des souscripteurs dont l'argent fit commencer les études et les premiers

travaux du canal de Suez, la plus grande œuvre de notre siècle.

L'attention des voyageurs descendus à l'Hôtel de la Paix s'était fixée sur trois jeunes hommes, qui ne cessaient de regarder, du haut d'un balcon voisin, la foule des passants :

« Ce sont *nos beaux*, nous apprit mon guide ; au lieu de se montrer et de se produire dans le monde, ils feraient beaucoup mieux de se cacher.

« Le premier remplissait *certaines fonctions* auprès de *certaines officiers ministériels*, lorsque la contrainte par corps existait ;

« Le second a eu des *malhurs*, comme dit le juif de Bordeaux en parlant d'un corréligionnaire qui a mécontenté ses créanciers ;

« Quant au troisième, il tiendrait bien son rang parmi ces individus que l'on voit postés, après minuit, à l'angle des trottoirs des boulevards, et auxquels les petites dames donnent le petit nom d'un amant de cœur. »

A Limoges, le caractère de la société ne diffère pas de celui d'un grand nombre d'autres villes.

Quelques familles comptent tout à la fois parmi leurs membres un prêtre, un magistrat, quelquefois un médecin, pensant pouvoir s'assurer ainsi l'impunité de leurs actes dans ce monde et se ménager leur salut dans l'autre.

Malgré d'aussi habiles précautions, l'on pourrait relever néanmoins, dans les greffes des Tribunaux et des Cours d'assises, certains jugements constatant diverses condamnations :

Pour fabrication ou émission de fausse monnaie;

Pour vols, à des Compagnies, de fortes primes d'assurances sur la vie de personnes vouées à une mort prématurée ;

Et, enfin, pour contrefaçon de signature et altération de textes dans des ouvrages d'imprimerie et de librairie.

D'autres jouissent d'une fortune inavouée et inavouable, ou remplissent des fonctions lucratives au grand étonnement de tous.

Les titres de noblesse dont quelques personnages se parent ne reposent que sur une partie logée, par la complaisance de quelque obscur officier de l'état civil, entre leur nom de famille et celui de quelque petit domaine qui ne leur appartient plus.

Le peuple est très-charitable ; il respecte même des blasons dont le champ d'azur d'autrefois se trouve terni aujourd'hui par des taches bien noires.

Il ne veut pas voir la comédie jouée par ceux de la même famille qui se posent dans le monde politique avec différentes opinions, légitimistes, impérialistes, orléanistes et républicains, afin de

se protéger mutuellement à chaque changement de gouvernement, et, nouveaux caméléons, conserver le privilége de manger toujours au râtelier de l'État.

Le peuple n'a que la mémoire du cœur; il veut tout oublier; il ne demande qu'une chose, c'est de n'être pas forcé *de regarder en arrière.*

Le jour de mon départ était arrivé ; je pris congé de mon hôte en le remerciant de son bienveillant accueil ; suivi de mon guide, qui s'était emparé de mon sac de voyage, je me rendis à pied à la gare du Chemin de fer.

Du haut de l'avenue des Bénédictins, que le peuple, dans sa juste reconnaissance, nomme aujourd'hui avenue *Major-Labordère*, je jettais un dernier regard sur la capitale du Limousin.

A ce moment, toutes les impressions éprouvées dans mes nombreuses courses à travers la ville se réveillèrent.

Je voyais ce Palais des Beaux-Arts élevé par *l'argent de tous* et dont le plus grand nombre est exclu, ne pouvant satisfaire au prix d'entrée.

Devant moi se dressaient les plus belles constructions de Limoges, au nombre desquelles je dois citer le petit Collège et le Lycée, dont les professeurs et les élèves attendent depuis long-temps l'isolement pour avoir de l'air et du soleil.

A l'horizon, la flèche de Saint-Michel, surmontée de son énorme boule en cuivre, menace constante pour les passants, et qui ressemble à une orange fixée à la pointe d'une baïonnette.

La belle cathédrale de Saint-Étienne me montrait encore son élégant portique et ses hardis arceaux. Je ne pouvais me défendre du souvenir de ma rencontre avec l'ancien curé de Saint-Laurent et de *son heureux ami*.

J'entendais tinter les cloches des nombreux couvents d'hommes et surtout de femmes qui passent leur vie dans la contemplation d'un Dieu invisible et de trop visibles directeurs.

Je lisais cette phrase écrite sur les murs de leurs chapelles :

« Marie, conçue sans péché, priez pour nous. »

Douce et consolante invocation à la Mère du Christ, mais dont les termes donnent beaucoup à réfléchir aux jeunes filles jusqu'au jour où elles en demandent l'explication à leur confesseur.

Je me rappelais la place d'Orsay, avec sa lourde grille, *vendue nécessairement au poids*, et ses escaliers d'une *trop coûteuse fantaisie*.

Dans tous ces souvenirs se détachait le récit de la mort de la mère de mon guide, la douce figure de ses jeunes sœurs, l'aspect des noires et basses maisons du pont St-Martial et du pont St-Étienne.

Je ne pouvais m'enlever de l'odorat les parfums s'échappant du plus grand nombre des maisons de la ville et dénonçant leur caractère d'habitations insalubres.

Dans cette disposition d'esprit et de cœur, je souhaitais de grands changements, de profondes réformes nécessaires à l'avenir et à la conservation de cette laborieuse et intéressante population de Limoges, réformes toujours promises la veille des élections, et toujours oubliées le lendemain.

Je comptais sur les sentiments bien *prrrrrononcés* de Monsieur le Maire, et sur la sollicitude républicaine des membres *de son Conseil municipal* pour la classe pauvre et malheureuse des travailleurs.

Je fus enlevé à mes réflexions par cette parole du Vénitien devenu ami :

« Monsieur, le train vous attend.

« Au moment de nous séparer, me dit-il, j'ai un service à vous demander ; vous vous rendez à Paris ; vous êtes le voisin de Monsieur de Molière, le grand comédien, le profond moraliste ?

— Oui, j'habite près du Théâtre-Français.

— Veuillez lui dire de quitter pour quelques jours sa maison, de venir visiter notre Exposition : il aura du plaisir à revoir notre bonne ville de Limoges ; *il y retrouvera encore Monsieur de Pourceaugnac et tant d'autres qu'il a connus autrefois.* »

Je suis rentré à Paris depuis deux jours; j'apprends qu'un grand nombre de personnes se sont présentées à l'Hôtel de la Paix pour connaître le Parisien qui est venu visiter Limoges.

Pour satisfaire cette juste et flatteuse curiosité, j'apprends à mes lecteurs qu'ils me trouveront tous les jours dans le jardin du Palais-Royal, parmi *les badauds* réglant leur montre au coup de canon, lorsqu'il plaît au soleil de le faire partir à midi.

Paris, le 1^{er} juin 1879.


